

ROMANS
ADD

ANNE VANTAL

ACTES SUD JUNIOR

VOIE INTERDITE

Extrait de la publication

VOIE INTERDITE

“Fuite: il n’aimait

pas ce mot, qui portait en lui une forme de crainte, ou de culpabilité. Mais il refusait encore celui d’exil, qui avait une allure trop définitive. Disparition ? Non plus. Effacement : voilà ce qui lui paraissait convenir le mieux. Il allait s’évanouir dans l’éther, se laisser engloutir, disparaître jusqu’à se gommer de la surface du monde.”

Un jeune homme se cache au fin fond d’une forêt, dans un campement abandonné. Pour combien de temps ? Que fuit-il ? Son seul risque : se laisser gagner par le démon de ses souvenirs.

Des passages de cet ouvrage peuvent heurter la sensibilité de certains jeunes lecteurs.



VOIE INTERDITE

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2011
ISBN 978-2-330-01186-4

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ANNE VANTAL

VOIE INTERDITE

ACTES SUD JUNIOR

*The truth does not change
according to our ability to stomach it.*

La vérité ne dépend pas de notre capacité
à la digérer telle qu'elle est.

Flannery O'Connor

1

À LA SORTIE DU TUNNEL, la voie ferrée décrivait une large courbe au milieu de prés bordés par la forêt. Le train ralentit brusquement dans un grand gémissement de freins. Dans le wagon presque vide, la vieille dame endormie laissa échapper un soupir et leva la tête un instant avant de refermer les yeux. À l'autre bout de la voiture, le jeune homme continua sans un geste à regarder le paysage.

“Dans quelques instants notre train entrera en gare de Coulon-Sergigny. Coulon-Sergigny, une minute d'arrêt.”

Le jeune homme se leva sans hâte et saisit le gros sac à dos qu'il avait posé sur le siège voisin. Un coup d'œil autour de lui confirma que le wagon était désert, à l'exception de la femme âgée qui dormait depuis le départ et ne lui avait prêté aucune attention. Par précaution, il rabattit la capuche de son sweat-shirt sur son front et se dirigea vers la porte. Le train réduisit encore sa vitesse avant de s'immobiliser avec un couinement. Le garçon appuya sur le bouton de

l'ouverture automatique et se retrouva sur le quai. Il constata avec satisfaction qu'il était le seul passager à descendre.

Il remonta le long de la voie jusqu'à un petit bâtiment vétuste ; la gare ne comportait qu'une salle minuscule, deux bancs d'un autre âge, un guichet informatisé dans un angle et un distributeur de boissons. Elle avait perdu son utilité avec la construction d'une ligne à grande vitesse à trente kilomètres de là et n'était plus desservie que par deux omnibus quotidiens, un dans chaque sens. Il n'y avait personne à la ronde, pas même un employé des chemins de fer. Le garçon sourit, bien à l'abri sous sa capuche. Qui-conque l'aurait observé à ce moment n'aurait rien vu d'autre qu'un adolescent sans signe distinctif : une démarche nonchalante, un jean et des baskets, un vêtement à capuche de couleur sombre d'où s'échappaient, à hauteur du menton, quelques longues mèches couleur de paille. Seul, peut-être, le volume imposant du sac à dos aurait pu, à un œil exercé, paraître inhabituel.

Un coup de sifflet rompit le silence : le train se remettait en branle. Tête baissée, le garçon traversa la gare jusqu'à la sortie ; dehors, sur un espace planté d'arbres, on avait aménagé quelques places de parking, toutes vides à cette heure. Tout en marchant, il regarda autour de lui, heureux de constater que sa mémoire n'avait pas failli. Les choses n'avaient guère changé, ici. Si ses souvenirs étaient exacts, la plus grande partie du bourg s'étalait sur la gauche, au bord d'une petite rivière. Délibérément, il s'engagea sur

sa droite dans une ruelle pavée. Quelques dizaines de mètres plus loin, il trouva exactement ce qu'il cherchait : une encoignure discrète, dans laquelle il s'engouffra. Au-delà du porche, on devinait une cour, mais aucun bruit ne filtrait ; il devait s'agir de locaux professionnels. Il se défit de son sac, qui pesait bien vingt-cinq kilos et tirait sur son dos. Il attendit dans l'ombre quelques minutes, retenant son souffle, se forçant à respirer avec régularité. Personne. Quand il se sentit assuré d'être tranquille, il ouvrit la partie haute du sac et en dégagea un autre, en toile plus légère, qu'il avait à dessein soigneusement plié et laissé accessible. Il ôta son vêtement à capuche et enfila, à la place, un polo à manches longues de couleur claire. Puis il dissimula ses mèches folles dans une casquette de sport, dont il rabattit la visière le plus bas possible sur le front. Il faisait encore chaud, bien qu'il fût déjà plus de huit heures du soir. À cet instant, à Coulon-Sergigny, tout le monde était en train de dîner, et personne n'aurait songé à traîner dans la rue.

Le jeune homme entreprit de transférer d'un bagage à l'autre l'intégralité de ce qu'il transportait. Lorsqu'il eut terminé, avec des gestes précis et méthodiques, il fourra le sweat à capuche dans le sac qu'il venait de vider. Puis il quitta les lieux, poursuivant son chemin dans la ruelle déserte, en tenant le sac à dos vide roulé en boule sous son bras gauche. Il marcha sans se hâter vers la lisière du bourg. Il eut un instant d'hésitation quand il découvrit un lotissement dont il ne gardait aucun souvenir, et dont la construction devait être récente. Mais il reconnut, presque au

même instant, le virage de la route et, un peu plus loin, la masse sombre de la forêt. Il contourna le lotissement par l'est à la recherche de l'ancien dépôt d'ordures et se trouva devant la nouvelle déchetterie. Il se débarrassa du sac et du sweat-shirt et reprit sa route en direction du bois.

Il calcula le temps qu'il lui faudrait pour atteindre l'endroit où il projetait de passer la nuit. Quarante-vingts minutes, peut-être un peu moins : s'il ne se trompait pas, cela suffirait, et il y parviendrait avant que la nuit ne soit totalement noire. À la mi-juillet, les journées sont encore très longues, mais ce soir, il le savait, l'obscurité serait presque totale : la lune était dans son premier quartier. Il marchait vite et régulièrement, sans fatigue excessive, prenant de l'assurance à mesure qu'il s'éloignait du village. Il pouvait se faire confiance : il connaissait les lieux, bien que sa dernière visite remontât à plusieurs années, et il possédait un sens de l'orientation très sûr. Dès qu'il fut sous le couvert des arbres, il se sentit totalement en sécurité. La carte des sentiers de grande randonnée qu'il avait emportée ce matin lui était inutile : il n'avait aucun doute sur la direction à suivre. Il eut envie de se féliciter pour la minutie avec laquelle il avait organisé sa fuite. Fuite : il n'aimait pas ce mot, qui portait en lui une forme de crainte, ou de culpabilité. Mais il refusait encore celui d'exil, qui avait une allure trop définitive. Disparition ? Non plus. Effacement : voilà ce qui lui paraissait convenir le mieux. Il allait s'évanouir dans l'éther, se laisser englober, disparaître jusqu'à se gommer de la surface du monde.

Cette pensée fit monter en lui quelque chose qui ressemblait à une bouffée d'orgueil. Alors seulement il s'autorisa une pause, pour emplir ses poumons de l'air rafraîchi par la présence des arbres, et qui exhalait un parfum de résine, de feuilles sèches et de ronces.

La route s'enfonçait vers le cœur de la forêt, et la luminosité se trouvait atténuée par les ombres du feuillage. Il frissonna, parce qu'ici la chaleur du jour n'avait pas pénétré, et pressa un peu le pas. Il avait l'habitude de marcher, il avait connu tout petit le plaisir de longues promenades avec Patou. C'est grâce à Patou qu'il avait appris à ne jamais se perdre, à s'orienter grâce au soleil ou à la position de la lune, à repérer l'étoile du Berger et la Grande Ourse, à reconnaître les traces animales, à identifier les espèces végétales, à se pencher vers le sol pour en étudier les aspérités, à s'imprégner, inconsciemment, des odeurs et des bruits. Petit enfant, il avait mis sa main avec confiance dans celle de son grand-père et s'était laissé aller, mais il découvrait maintenant que ces marches insouciantes avaient forgé sa capacité d'attention. Levant la tête, il vit la cime des chênes et, plus bas, les branches enchevêtrées des trembles. La route, une étroite départementale, ne portait aucune indication, mais il se savait dans la bonne direction. Son grand-père l'avait autrefois amené ici, dans cette partie de l'immense forêt, et lui avait parlé du campement. Si tout se passait bien, c'est là qu'il dormirait ce soir.

Au bout d'une heure, il fit une courte halte, le temps d'évaluer la distance parcourue et de boire quelques gorgées d'eau. Le sac pesait lourd sur ses

épaules. Il s'exhorta à rester vigilant : il n'allait pas tarder à atteindre le point où il devait bifurquer. Il observa, à travers les feuilles, le ciel qui s'assombrissait vers l'est. Il était sur la bonne voie. Il lui restait à retrouver l'entrée du sentier. Il se remit en route et marcha encore une dizaine de minutes avant de découvrir, au détour d'un virage, une petite route goudronnée. Dans son souvenir, cette route n'était qu'un simple chemin forestier, mais il était possible que les services départementaux l'aient modernisée depuis son dernier passage. Il réfléchit un moment, cherchant à évaluer le risque d'erreur, vérifiant le tracé sur sa carte, et obliqua en direction du nord-ouest. Il n'avait jusqu'ici croisé aucun véhicule.

Tout de suite, il sut qu'il avait eu raison : on apercevait d'ici un bouquet de petits érables qu'il était certain d'avoir remarqué autrefois. Il accéléra l'allure, impatient de vérifier que sa mémoire et son imagination ne s'étaient pas jouées de lui. Maintenant, la route se rétrécissait : on devinait l'intersection avec l'ancienne allée cavalière. Avec Patou, il ne s'était jamais aventuré au-delà. Son grand-père lui avait seulement désigné ce chemin, en faisant allusion, à plusieurs reprises, à un campement abandonné à proximité des étangs. Cela n'avait pas manqué d'éveiller sa curiosité de petit garçon, et il se souvenait d'avoir supplié Patou de l'emmener plus loin, pour voir. Mais le grand-père avait toujours refusé, soit qu'il eût jugé l'endroit trop lointain ou trop dangereux, soit pour des raisons plus obscures qu'il préférait tenir secrètes.

Le jeune homme prit sur la droite, dessinant mentalement le tracé de son itinéraire, conscient d'avoir légèrement modifié son cap. Il avait espéré, peut-être, une indication sommaire, une borne posée au sol, une flèche de couleur sur un tronc, mais rien ne venait à son secours. Le sentier de grande randonnée indiqué sur sa carte était certainement bien balisé, mais il passait beaucoup plus au nord. La nuit n'allait plus tarder, et il souhaitait atteindre les étangs pendant qu'on y voyait encore un peu. Pour la première fois, il ressentit une petite crispation à l'estomac, mais refusa de s'en émouvoir : il devait avoir faim, c'est tout. Il mangerait plus tard. L'air était devenu immobile, comme toujours au crépuscule. Les oiseaux s'étaient tus, et il voyait passer, à hauteur d'yeux, de gros insectes au vol lourd qui traversaient l'espace en bourdonnant : des hannetons, peut-être. L'air lui parut moins sec, moins chargé de la poussière de l'été, et un léger parfum de vase vint taquiner ses narines. Un grand cri déchira l'air, une sorte de plainte rauque qu'il identifia aussitôt comme venant d'un échassier, et il eut la certitude d'être tout près des étangs. Il allongea sa foulée.

Cent mètres plus loin, le chemin s'interrompait brutalement devant une clairière bien dégagée. Le garçon découvrit, d'un seul coup d'œil, la surface absolument lisse de l'étang, la rive herbeuse où se tenait un héron immobile et, à demi dissimulés par le taillis, les bâtiments abandonnés de l'ancien campement : une sorte de grand hangar à la toiture curieusement arrondie et, tout autour, de petits bungalows

en préfabriqué qui avaient plus ou moins bien résisté au temps. À en juger par l'épaisseur de mousse qui s'était développée par endroits, personne n'avait tenté de les entretenir depuis au moins une décennie. Mais les bungalows, même à demi ruinés, tenaient toujours debout, et c'est exactement ce que le garçon avait espéré en venant ici. Il fut pris d'une subite sensation de soulagement : il allait pouvoir s'installer.

Un vieil écriteau à peine lisible interdisait l'accès à la clairière mais le jeune homme reprit sa marche sans hésitation. À mesure qu'il approchait de l'eau, le terrain devenait plus humide et collait aux semelles. Le garçon s'arrêta pour ôter ses chaussures. Il n'en avait emporté qu'une seule paire, faute de place, et il voulait la garder en bon état le plus longtemps possible. Il attacha les chaussures par les lacets et les passa autour du cou pour conserver les mains libres. La vue du campement lui avait remonté le moral : jusqu'à la dernière seconde, il avait craint que toute l'histoire ne fût une invention de son grand-père. Il saisit une branche morte et s'en servit comme d'une perche pour tâter le sol devant lui. À présent il marchait précautionneusement dans les broussailles mouillées, enfonçant jusqu'aux chevilles ses pieds nus, dans un mélange boueux de terre et d'eau. Le héron s'envola bruyamment à son approche. Le soleil avait disparu, abandonnant un rai de lumière rouge sombre à la surface de l'étang.

Le lieu paraissait totalement isolé, perdu au fond d'une petite anse naturelle qui le dissimulait à tous les regards. Le garçon savait, pour avoir consulté une

carte, que cinq grands étangs couvraient tout le centre de la forêt, et qu'à vingt kilomètres d'ici se trouvaient un terrain de camping et une plage aménagée pour la baignade : il imaginait des jeux pour enfants et des baraques de glaciers. Rien de tel sur cette rive-ci, laissée à l'état sauvage, et à laquelle on ne pouvait accéder qu'en barque ou en suivant l'étroit sentier qui traversait la forêt. La clairière elle-même était un cul-de-sac fermé par des taillis touffus. Ici on échappait au temps et aux visiteurs importuns. Patou lui avait décrit ce lieu, et la raison de son existence. Naguère, l'endroit avait connu son heure de gloire, quand un groupe (son grand-père disait : "une secte") de naturistes y avait élu domicile. Ces gens qui, au milieu des années 1970, avaient décidé de vivre nus avaient formé ici une petite communauté à l'écart de tout. L'expérience, à en croire Patou, n'avait pas duré très longtemps, quelques mois, quelques années tout au plus, mais elle avait marqué les esprits, dans la région : les gens n'aiment pas que l'on vive autrement qu'eux, et dans ce département rural, que la modernisation n'avait pas encore touché, il était plutôt mal vu de s'intéresser à ces jeunes qui se promenaient sans le moindre vêtement en grattant leur guitare. Patou avait raconté, avec sa manière bien à lui de faire un récit, avec sa drôlerie et son esprit incisif, comment les agriculteurs du coin avaient développé toutes sortes de théories à propos de la communauté : à les en croire, tous ces nudistes étaient des sans-abri, des fainéants, des bons à rien en rupture de ban, des sorciers adeptes de messes noires, des cannibales, des

assassins, des illuminés, des drogués et mille autres choses. La vérité, avait dit Patou à son petit-fils, c'est que les gens de Coulon-Sergigny étaient jaloux du souffle de liberté qu'ils prêtaient aux naturistes, et qu'ils auraient aimé, s'ils en avaient eu le culot, pouvoir se rincer l'œil sans rien dire à personne. Au lieu de cela, ils avaient œuvré, lentement, longtemps, pour que le projet de vie des nudistes finisse par capoter. Et, de fait, la communauté s'était dispersée, laissant le camp à l'abandon. Les bonnes gens avaient crié victoire, mais peut-être fallait-il aussi mettre cet échec sur le compte de la rigueur du climat.

La nuit n'était pas tout à fait tombée, et le garçon fit un tour rapide du camp pour se familiariser avec son nouveau domicile. Le grand hangar était, sur l'arrière, à moitié effondré, mais les bungalows tenaient solidement. Il en compta sept, établis autour du bâtiment central, et tous fermés de portes métalliques dont le châssis avait rouillé. Une seule porte accepta de céder sous les coups ; dedans, on n'y voyait goutte. Le jeune homme tira de sa poche son couteau suisse et coupa un grand jonc dont il fit un balai improvisé. Il vit sortir du bungalow une famille de petits mulots qui s'enfuit sans demander son reste : cela ne l'effraya pas, il n'avait jamais craint les animaux de la campagne. Dans l'obscurité, il fit voler la poussière en insistant dans les angles, certain que le bruit et l'agitation feraient fuir un éventuel serpent. Il mit sa petite torche dans la poche arrière de son jean et jeta son sac à l'intérieur du bungalow avant de ressortir aussitôt. Il avait repéré, en arrivant, un tronc d'arbre

tombé en travers qui fournirait un siège à peu près convenable. À tâtons, il retrouva le tronc sans avoir besoin d'allumer sa torche : bien qu'il fût certain d'être parfaitement seul, il préférait ne pas courir le risque de se faire voir. La journée avait été longue, il sentait la nécessité de reprendre des forces.

Dès qu'il fut assis, il vit apparaître le beau visage triste d'Alexia. C'était la première fois, depuis le matin, qu'il pensait à elle. Il avait réussi jusque-là à refouler cette image qui, il le savait, lui serait douloureuse. Mais maintenant, alors que l'épuisement le guettait, il n'avait pas pu l'empêcher. Pour chasser cette vision qui l'oppressait, il inspira profondément et ne parvint pas à faire disparaître son trouble. Dans sa gorge coulait un liquide amer, il étouffait dans la nuit tiède. Son malaise ravivait son chagrin. Il se prit la tête entre les mains tandis qu'un sanglot lui serrait la poitrine. Il n'oublierait pas Alexia, il le savait, elle resterait pour toujours à ses côtés. Cette certitude lui fit un peu peur. Autour de lui voletaient des insectes venus boire à l'étang et il entendait, haut dans les arbres derrière lui, des cris suraigus – des chauves-souris, sans doute. Tout paraissait d'un calme irréel : il lui sembla avoir quitté ce monde.

La fatigue lui tomba dessus d'un coup, le frappant par-derrière, sur son dos endolori, ses cuisses, ses mollets. Pour se redresser, il fit un effort qui le désorienta, et il se résigna à allumer sa torche, en masquant presque toute la lumière dans la paume de sa main. S'il avait eu faim tout à l'heure, il ne se sentait plus capable d'avaler quoi que ce soit. En quelques pas il

retrouva le bungalow qu'il était parvenu à ouvrir, attrapa son sac de couchage et s'effondra au sol, la tête posée sur les affaires qu'il n'avait pas déballées, ne gardant à hauteur des mains que la torche et le couteau. Il glissa dans le sommeil en quelques secondes.